

« importante pour votre gloire et pour la mienne, vous mériterez le
 « nom de *Grande Armée* (1) dont je vous ai salués au milieu des
 « champs de bataille, et le peuple français continuera de mériter
 « celui de *Grande Nation*, car son Empereur fera son devoir, et
 « vous, soldats, vous ferez le vôtre ! »

1 Voici quelle était la composition de la Grande armée :

Corps de Hanovre. Bernadotte : divisions d'infanterie, Drouet, Rivaud ; cavalerie Kellermann.

Corps de Hollande. Marmont : divisions d'infanterie, Boudet, Grouchy, Dumon-
 ceau ; cavalerie, Guérin.

3^e Corps. Davoust : divisions d'infanterie, Bisson, Friant ; Gudin ; cavalerie, Fau-
 connet.

4^e corps. Soult : divisions d'infanterie, Saint-Hilaire, Vandamme, Legrand ; cava-
 lerie, Margaron.

5^e corps. Lannes : divisions d'infanterie, Suchet, Gazan, grenadiers réunis, Oudinot.

6^e corps. Ney : divisions d'infanterie, Dupont, Loison. Malher ; cavalerie, Col-
 bert ; dragons à pied, Baraguya-d'Hilliers.

7^e corps, Augereau : divisions d'infanterie, Desjardins, Mathieu,

Réserve. Murat : divisions de cuirassiers, Nansouty, d'Hautpoul ; divisions de
 dragons, Klein. Walter, Beaumont, Bourcier ; division de cavalerie légère, Treillard.

Garde impériale : garde à pied, Mortier, 8 bataillons ; garde à cheval, Bessières,
 14 escadrons.

Des transports unanimes accueillirent ces *paroles de flamme*, pour nous servir de l'expression du maréchal Soult, et de longs cris de *vive l'Empereur* ! retentirent d'une extrémité à l'autre du camp.

CHAPITRE XXIV

Capitulation d'Ulm

Les puissances coalisées poursuivaient avec activité leurs armements et leurs négociations. L'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Suède étaient d'accord ; la Prusse était assiégée de vives sollicitations ; mais, en dépit de ses secrètes sympathies, elle n'osait prendre part à la ligue, et, tout en faisant des vœux pour les coalisés, elle maintenait encore une prudente neutralité.

L'Autriche dissimulant jusqu'au bout, négociait avec le cabinet des Tuileries, pendant que ses troupes s'avançaient de toutes parts ; des notes diplomatiques s'échangeaient avec cette puissance, lorsque Napoléon fut informé que les armées autrichiennes avaient franchi l'Inn et envahissaient les états de l'électeur de Bavière.

Ce prince avait désiré rester neutre. Sommé de prendre un parti, il s'était prononcé pour la France ; sa capitale était surprise ; Mack et l'archiduc Ferdinand occupaient l'électorat à la tête d'une armée de cent quarante mille hommes.

L'empereur apprend ces nouvelles au moment même où les fautes de Villeneuve le contraignent d'ajourner l'expédition d'Angleterre. Alors il n'hésite plus : des rives de la Manche, il va courir aux bords du Danube.

Vienne a sauvé Londres, mais Vienne doit succomber. Il appelle Daru, intendant-général de l'armée, et lui dicte son plan de campagne. Le départ de tous les corps d'armée depuis la Hollande jusqu'au Hanovre, l'ordre des marches, leur durée, les lieux de convergence et de réunion des colonnes, les mouvements de l'ennemi et les lieux des combats, tout est prévu, avec une telle exactitude, avec une telle précision, que, sur une ligne de départ de deux cents lieues, sur des lignes d'opération de trois cents lieues, de longueur, les événements arrivent jour par jour ainsi qu'il l'avait calculé, les marches se succèdent et se combinent ainsi qu'il l'avait indiqué, sans qu'il y ait un seul dérangement jusqu'à Munich.

Au-delà de cette ville, les époques seules éprouvent quelques changements ; mais les lieux sont atteints, l'ensemble de ce plan gigantesque est suivi dans tous ses détails, et un succès complet en démontre l'habileté.

D'après le plan de campagne tracé par la coalition, il avait été décidé qu'on resterait sur la défensive en Allemagne, et que les grandes opérations se feraient en Italie.

L'archiduc Charles avait été, en conséquence, envoyé sur l'Adige avec une armée de cent vingt mille hommes. En même temps, la coalition préparait deux débarquements d'Anglais et de Russes, l'un destiné au Hanovre, l'autre au royaume de Naples.

Napoléon suit un plan tout opposé : ses principaux efforts se porteront en Allemagne ; les autres opérations devront être secondaires.

A l'archiduc Charles il oppose une armée bien inférieure en nombre ; mais il en confie le commandement à Masséna, qui connaît toutes les positions de l'Italie, depuis la rivière de Gènes jusqu'à l'Adige. Quant à Naples, il l'abandonne et ordonne au général Carra Saint-Cyr d'aller rejoindre Masséna ; il fait le même sacrifice pour le Hanovre.

Bernadotte, qui y commande, reçoit l'ordre d'accourir, avec ses troupes, au-devant de la grande armée. Napoléon veut concentrer ses forces sur le champ de bataille où doivent se porter les coups décisifs.

Aussitôt, et avec la plus grande célérité, les camps de Boulogne sont levés, et l'armée d'Angleterre, divisée en cinq corps, devient la grande armée et se dirige par diverses routes vers l'Allemagne.

Napoléon veut pénétrer au cœur de l'Allemagne sans que l'ennemi s'en doute. Vingt mille voitures sont mises en réquisition, et une armée immense se trouve transportée comme par enchantement des rives de l'Océan sur les bords du Rhin.

Un incroyable enthousiasme animait ces troupes, bien convaincus qu'elles couraient au-devant de la victoire ; toutes les têtes étaient exhaltées, toutes les jeunes ambitions excitées par l'espoir d'une grande occasion.

Chaque fois qu'une nouvelle guerre avait été déclarée à la France, la Grande Armée, ramenée par Napoléon aux habitudes militaires de l'antiquité, avait toujours eu la satisfaction d'entendre son chef lui annoncer ce qu'elle allait avoir à faire, et lui rappeler en même temps ce qu'elle avait déjà fait.

Confondant la gloire de ses soldats avec la sienne, l'Empereur leur énumérait avec un éloquent laconisme les avantages qu'ils avaient obtenus, les traités de paix qui en avaient été les suites, en présentant ces résultats comme leur ouvrage commun.

Ce caractère apparaît tout entier dans la proclamation suivante, par laquelle il annonce l'ouverture de la campagne :

« Soldats ! dit-il, une troisième coalition s'est formée contre
« nous. L'Autriche a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chas-
« sé notre allié de sa capitale... Nous ne ferons plus de paix sans
« garantie ; notre générosité ne trompera plus notre politique... Vous
« n'êtes que l'avant-garde du grand peuple... Nous aurons des mar-
« ches forcés à faire, des fatigues, des privations à endurer ; mais,
« quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous
« ne prendrons pas de repos que nous n'ayons planté nos aigles vic-
« torieuses sur le territoire de nos ennemis ! »

Après avoir tout prévu, Napoléon partit de Saint-Cloud pour aller se mettre à la tête de ses troupes.

Il arriva à Strasbourg le 25 septembre 1855, et le lendemain la Grande Armée commença de défilér sur le pont de Kehl.

Au moment de son arrivée, l'empereur avait ordonné que la plupart des officiers-généraux se rendissent sur les bords du Rhin le jour suivant à six heures du matin.

Ce jour-là donc, une heure avant celle de ce rendez-vous, et malgré la pluie qui tombait par torrents, Napoléon se transporta à

la tête du pont, pour s'assurer de l'exécution des ordres qu'il avait donnés, et là il fut continuellement exposé à la pluie jusqu'au moment où les premières colonnes eurent franchi le pont et se furent rangées par divisions de l'autre côté du fleuve.

Dans cette circonstance, il fut mouillé de telle sorte, que l'eau qui découlait de ses habits et se réunissait sous le ventre de son cheval, avait fini par y former comme une petite gouttière.

Son chapeau était tellement imbibé de pluie, que le derrière retombait sur ses épaules ; on eût dit de ces feutres que portent les charbonniers de Paris. Bientôt les généraux auxquels il avait donné rendez-vous vinrent l'entourer. Quand il les vit rassemblés, il leur dit :

— Voilà un grand pas de fait contre nos ennemis.

Puis regardant autour de lui, il ajouta d'un air surpris :

— Mais où est donc Vandamme?... Pourquoi n'est-il pas ici?... Serait-il mort?...

Personne ne disait mot. Le général Chardon, très-aimé de l'empereur, se hasarda à prendre la parole :

— Sire, dit-il, il serait possible que le général Vandamme dormît encore ; nous avons bu hier, ensemble, quelques verres de vin du Rhin à la santé de Votre Majesté, et sans doute...

— Général, interrompit Napoléon avec sévérité, vous avez bien fait de boire hier à ma santé, mais aujourd'hui Vandamme a tort de dormir quand il sait que je l'attends.

Chardon offrit de dépêcher un de ses aides-de-camp à son compagnon d'armes.

— Laissons dormir Vandamme, dit Napoléon d'un ton d'humeur ; il se réveillera peut-être ! alors je lui parlerai.

Au même instant Vandamme parut ; il avait le teint pâle et le maintien embarrassé.

— Général, lui dit Napoléon en lui lançant un regard sévère, il paraît que vous avez oublié l'ordre que j'avais donné hier ?

Vandamme chercha à s'excuser en répondant :

— Sire, c'est la première fois que cela m'arrive ; je puis assurer à Votre Majesté que j'étais très-incommodé ce matin parce que...

— Parce que vous vous êtes grisé hier comme un Allemand, interrompit Napoléon avec vivacité ; mais, ajouta-t-il aussitôt, dans la

crainte que cela ne vous arrive une seconde fois, vous irez combattre sous les drapeaux du roi de Wurtemberg, afin de donner aux Allemands, si c'est possible, une leçon de sobriété.

Vandamme s'éloigna, non sans dissimuler le chagrin que lui faisait éprouver cette disgrâce ; et, le même jour il rejoignit le corps d'armée Wurtembergeois, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Après la campagne il revint trouver l'Empereur.

Sa poitrine était couverte de décorations, et il était chargé d'une lettre autographe du roi Frédéric. Napoléon après avoir lu cette lettre dit à Vandamme :

— Général, n'oubliez jamais que si j'estime les braves, je n'aime pas ceux qui dorment quand je les attends; n'en parlons plus.

Dès son entrée en campagne, Napoléon étonna l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres.

Chaque jour il remportait une victoire; la première fut celle de Wertinghen, illustrée par le brillant courage de Murat, qui coupa la route d'Ulm à Augsbourg.

Après ce brillant début, Murat se porta sur Zusmerhausen, où Napoléon arriva en même temps que lui; et la première chose qu'il fit, fut de donner aux troupes de Murat le juste témoignage de sa satisfaction.

— Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous, dit-il ensuite à Excelmans, qui lui présentait les drapeaux enlevés aux Autrichiens.

Le chef d'escadron Wullemy, accompagné d'un seul homme, mais feignant d'être suivi d'un corps considérable, avait décidé cent Autrichiens à mettre bas les armes.

L'Empereur le fit entrer dans sa garde avec son grade. Au pont de Lech, le brigadier Marente, cassé la veille par son capitaine pour faute de discipline, voit cet officier entraîné par le courant du fleuve; il vole à son secours et le sauve, Napoléon se fait présenter ce soldat :

— Tu es un brave homme, lui dit-il; ton capitaine t'avait cassé, il avait eu raison. En lui savant la vie tu lui as prouvé que tu n'avais pas de rancune. C'est bien, l'un et l'autre vous êtes quittes. Mais moi, je ne le suis pas envers toi : je te nomme maréchal-des-logis et te fais chevalier de la Légion-d'Honneur. C'est à ton capi-

taine que tu dois ton avancement et cette récompense. Va donc le remercier.

Pendant ce temps, Ney culbutait l'archiduc Ferdinand au combat de Gruntburg; puis le maréchal Soult s'emparait d'Augsbourg.

Quelques jours après, Soult prenait encore Memingen avec quatre mille prisonniers, tandis que Ney faisait des prodiges de valeur au combat d'Elchingen et assurait le succès de la campagne et la prise d'Ulm.

Ces victoires firent dire à Napoléon avec un léger mouvement, non de jalousie (de qui pouvait-il être jaloux?), mais de brûlante impatience :

— Ce sont toujours les mêmes : ces deux hommes sont insatiables de gloire. Il me faut ma part cependant !...

Cette part devait être celle du lion.

Le mauvais temps continuait : le froid était vif, les chemins fangeux; mais les marches forcées de l'armée n'en étaient point ralenties.

A cheval nuit et jour, l'Empereur était toujours au milieu de ses troupes, et il se portait partout où il croyait sa présence nécessaire. Le 17 octobre, il fit d'un seul trait quatorze lieues à cheval, se coucha tout habillé sur un tas de paille, dans une grange, à l'entrée d'un petit village, sans domestique et sans aucune espèce de bagage.

Cependant l'évêque d'Augsbourg avait fait illuminer, à un quart de lieue de là, un de ses châteaux, où on l'attendit toute la nuit.

Pendant ce temps, le général Mack, trop lent à s'apercevoir qu'il allait être cerné par les Français, s'était décidé à rentrer dans Ulm. Sa situation devenait de jour en jour plus critique; enfin, le 19 octobre, il consentit à se rendre avec toute sa garnison, et il écrivit en conséquence à l'Empereur.

Celui-ci lui envoya immédiatement Berthier, pour traiter des conditions de la capitulation : il fut convenu que le lendemain les troupes autrichiennes se rendraient prisonniers avec armes et bagages. et que la place serait remise avec tous ses approvisionnements et ses munitions.

A deux heures de l'après-midi, au moment où cette formalité si pénible pour les Autrichiens allait s'accomplir, l'armée française se rangea en bataille sur les hauteurs, à un quart de lieue environ d'Ulm, dans tout l'éclat de la grande tenue militaire.



20 Octobre 1805. — Capitulation d'Ulm. Bas-relief de l'arc du Carrousel
par Cartelier,

Napoléon, un peu en avant de son brillant état-major et entouré de sa garde, s'était placé sur une petite éminence formée par un bloc de rochers.

A côté de lui était un grand feu de bivouac près duquel il avait fait avancer la musique de son premier régiment de grenadiers à pied.

Aussitôt que les portes de la place s'ouvrirent, les tambours, accompagnés des fifres, battirent la marche, puis la musique se fit entendre. Alors l'armée autrichienne commença à défiler en silence, et l'arme sous le bras gauche.

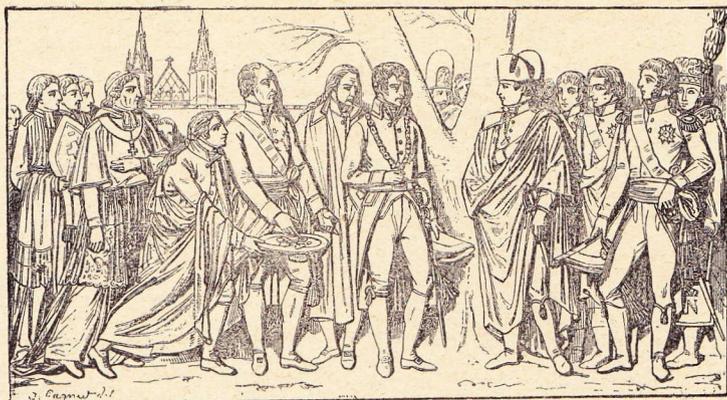
Elle alla, corps par corps, jeter ses armes dans un immense fossé que l'on avait creusé exprès au bas du monticule où se tenait Napoléon. Trente-mille hommes, dont deux mille de cavalerie, avec dix-neuf généraux, quarante drapeaux et soixante pièces de canon suivies de leurs caissons attelés, passèrent devant la Grande-Armée.

La cavalerie autrichienne, ayant mis pied à terre, livra ses chevaux aux chasseurs de la garde. En se dépouillant de leurs armes ces soldats criaient ; « Vive l'empereur Napoléon ! »

Mack était là : il répondit à des officiers de la garde qui s'étaient adressés à lui sans le connaître :

— Vous voyez devant vous le malheureux Mack.

D'autres généraux disaient :



13 Novembre 1805. — Entrée de Napoléon à Vienne. — Bas-relief de l'arc du Carroussel, par de Seine.

— Messieurs, il est impossible de résister aux manœuvres de votre Empereur : ses combinaisons nous ont perdus.

Pendant ce temps, Napoléon, toujours calme, affaissé sur son cheval blanc, la main qui tenait les rênes posée sur l'arçon de sa selle, l'autre appuyée sur la hanche droite, conservait en apparence la plus froide impassibilité ; mais il y avait dans son regard un feu qui eût fait reculer une armée tout entière.

Cependant il entendit derrière lui un propos qui lui fit froncer le sourcil : un officier-général de son état-major, qui aimait à faire de l'esprit, racontait tout haut à ceux qui l'entouraient le prétendu bon mot d'un des soldats de sa division :

« Je passais, dit-il, dans les rangs il n'y a qu'un moment, et j'ai dit aux soldats : Eh bien ! mes amis, voilà bien des prisonniers ? — « C'est vrai, mon général, m'a répondu l'un deux, nous n'avions ja-
« mais vu tant de... *farceurs* à la fois. »

L'Empereur, qui avait l'oreille à tout, se retourna aussitôt, et dit à cet officier-général d'un ton où perçait tout son mécontentement :

— Silence, Monsieur ! ne calomniez pas davantage vos soldats, qui ont toujours su joindre la générosité à la bravoure.

Puis il ajouta à demi-voix en s'adressant à ses aides-de-camp :

— Il faut se respecter bien peu pour insulter des hommes aussi malheureux que ceux que nous voyons devant nous.... Savary, allez dire de ma part au général**** de se retirer.

L'opération de cette remise d'armes dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir.

Lorsque la garnison d'Ulm eut entièrement défilé, Napoléon fit appeler auprès de lui les généraux autrichiens, qui semblaient tous très-attribés, et leur dit avec bonté mais d'un ton bref :

— Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste. Franchement, je ne sais pourquoi il se bat contre moi ; j'ignore ce qu'il veut. Qu'il dise un mot, et cent cinquante mille hommes prêts à s'entrégorger, peuvent rentrer tranquillement dans leurs foyers.

— Sire, répondit Mack, l'empereur d'Allemagne, mon maître, ne voulait pas la guerre ; il y a été contraint par la Russie.

— Qu'est-ce à dire, *contraint* ?... répliqua Napoléon en se redressant sur son cheval ; est-ce que l'on contraint une puissance ? Alors quel rôle a donc consenti à jouer votre empereur ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre, moi (et il appuya encore sur ce mot), à faire ce que je ne veux pas ? Aussi, moi, suis-je une puissance !... mais lui !..,

Nous ne pouvons mieux faire connaître les prodigieux résultats obtenus en quinze jours, qu'en publiant la proclamation de Napoléon à ses soldats ; elle offre un résumé fidèle de cette brillante campagne :

« Soldats de la grande armée !

« En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposons de faire est rempli : nous avons chassé de la Bavière les troupes de la maison d'Autriche, et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états.

« Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie.

« Mais qu'importe à l'Angleterre ! son but est rempli : nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

« De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers : ils vont remplacer nos conscrits dans les travaux de la campagne.

« Deux cents pièces de canon, tous leurs généraux, sont en notre pouvoir. Il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes.

« Soldats ! je vous avais annoncé une grande bataille ; mais grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes

résultats sans courir aucune chance ; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un pareil résultat ne nous affaiblit pas de quinze cents hommes hors de combat.

« Soldats ! ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

« Mais nous ne nous arrêterons pas là. Vous êtes impatients de commencer une seconde campagne.

« Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.

« A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie française ; c'est là que va se décider, pour la seconde fois, cette question qui l'a déjà été une fois en Suisse et en Hollande, si l'infanterie française est la première ou la seconde de l'Europe.

« Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir. Tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins d'effusion de sang possible : mes soldats sont mes enfants.»

Les lieutenants de l'empereur le secondaient admirablement dans l'Italie et le Tyrol. Masséna se tenant d'abord sur la défensive à cause de l'infériorité de ses forces, prit, dès que Saint-Cyr l'eût rejoint, une vigoureuse initiative. Le 20 octobre, le passage de l'Adige est forcé à Vérone, et la ville de Saint-Michel tombe au pouvoir des Français. En même temps on apprend la capitulation d'Ulm, et cette nouvelle redouble l'ardeur des troupes. Une affaire générale s'engage à Caldiero. Après une opiniâtre défense, les Autrichiens cèdent ; l'archiduc vaincu, ne songe plus qu'à courir au secours de Vienne menacée. Vivement pressé par Masséna, il tentait de gagner le Tyrol, mais il y rencontra le corps d'armée de Ney, qui venait d'en chasser l'archiduc Jean ; il ne lui restait plus qu'à effectuer sa retraite par les défilés supérieurs de la Carinthie, pour atteindre ainsi les états de Hongrie ; Jean opérait sa retraite du même côté. Les deux frères, fuyant devant les troupes françaises, se rencontrèrent à Laybach. Napoléon se trouvait ainsi maître de l'Italie septentrionale, du Tyrol et de Vorarlberg. Rien ne gênait sa marche ; toutes les divisions secondaires de son armée étaient en mesure de l'appuyer dans la bataille décisive qu'il préparait contre les Austro-Russes. Il marchait au centre de son armée, flanqué à droite et à gauche par ses généraux

partout victorieux, qui s'avançaient par échelons depuis les Alpes Noriques jusqu'à l'Adriatique, et depuis la Bohême jusqu'au Danube.

La prise d'Ulm frappa d'étonnement les peuples et les rois de l'Europe ; mais elle ne compléta cependant pas la défaite des Autrichiens, et l'archiduc Ferdinand, qui était parvenu à rallier les débris épars de son armée, se présenta de nouveau au combat.

« Nous allons les exterminer, » avait dit Napoléon en apprenant cette nouvelle ; et de nouveaux triomphes étaient venus justifier ces paroles.

La victoire, fidèle au vieux drapeau de la République, s'était désormais attachée aux aigles de l'Empire. Déjà, après le combat de Nuremberg, Napoléon avait dit :

— C'est leur coup de grâce ; j'espère que de longtemps je n'entendrai parler des Autrichiens. Maintenant, messieurs les Russes, je suis tout à vous.

En effet, il se porta vivement au-devant d'eux, les culbuta sur plusieurs points, les chassa devant lui, et, le 13 novembre 1805, il faisait son entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche, à la tête de sa vieille garde.

Pendant qu'on défilait, un grenadier, scandalisé de la quantité de boue que le mauvais temps, les pluies continuelles et le défaut de soin avaient accumulée dans la grande rue de Vienne, dit d'un ton de mépris à un de ses camarades, en lui désignant quelques Viennois à tournure hétéroclite que la curiosité avait attirés sur leur passage :

— Et ils ont le front d'appeler ça une patrie ! Il n'y a que la la crotte.

Napoléon ne séjourna pas longtemps à Vienne. Continuant à poursuivre les Russes avec ardeur, il les atteignit à Brunn, s'empara de ce poste et prit position à Wischau, devant une armée de cent mille hommes commandée par deux empereurs et nombre de généraux habiles.

Pour tout autre que Napoléon, la position offrait de sérieux périls. Entraîné par la victoire à deux cents lieues de sa frontière, ayant devant lui la formidable armée des coalisés, menacé à sa gauche par la Bohême, à sa droite par la Hongrie, instruit des mauvaises dispositions de la Prusse, et laissant derrière lui la population agitée de Vienne, le moindre revers devenait un désastre : il ne lui était

pas même permis d'avoir un succès douteux ; le premier coup devait être décisif. Napoléon le savait et son génie s'agrandit avec les circonstances.

CHAPITRE XXV

Austerlitz

On était au 1^{er} décembre, veille de la bataille d'Austerlitz.

De grand matin, Napoléon parcourut au pas de son cheval toutes les sinuosités du terrain situé en face de la position qu'il avait fait occuper à ses troupes.

Il s'arrêta à chaque hauteur et fit mesurer les distances :

— Messieurs, dit-il à ses aides-de-camp et aux officiers de son état-major, je ne saurais trop vous recommander d'examiner le terrain, parce que demain vous aurez à le parcourir plus d'une fois.

Puis il fit immédiatement placer, à force de bras, une batterie de douze pièces de campagne sur un petit mamelon isolé qui dominait le front de l'armée russe ; comme on ne put y traîner de caissons, il voulut qu'on amassât derrière chacune de ces pièces deux cents gargousses, en disant :

— Ce ne sera pas trop, car je compte bien leur donner de la *tablature*.

Puis il descendit de cheval pour se reposer, et regagna à pied le premier poste d'infanterie. Il causait avec Savary, qui pour la seconde fois, revenait du quartier-général de l'empereur Alexandre, près

duquel Napoléon l'avait envoyé pour tenter un dernier effort de négociation.

— En vérité, disait-il à cet aide-de-camp, il faut que ces gens-là soient devenus fous ! Ils me demandent, m'avez-vous dit, d'évacuer l'Italie, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de m'arracher Vienne ; il faudrait que je cédasse bénévolement ma belle couronne de fer à ce... roi de Sardaigne...

Napoléon n'acheva pas sa phrase et haussa les épaules.

— Eh ! que feraient-ils donc de la France, reprit-il en relevant la tête avec fierté, si nous venions à être battus ?... Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?... Par ma foi ! il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais avant vingt-quatre heures je leur donnerai une bonne leçon.

L'Empereur était irrité ; il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de la pointe de sa cravache les petites mottes de terre éparées sur son chemin.

La sentinelle du poste qu'il venait de dépasser l'avait écouté sans affectation.

Elle était restée immobile après avoir présenté les armes, et Napoléon avait si peu fait attention à ce mouvement qu'il n'avait pas même rendu le salut d'usage, chose qu'il n'oubliait jamais. Il continua sur le même ton.

— Mais, à les croire, il semble qu'ils n'ont qu'à nous avaler !

— Oh ! oh ! grommela alors le vieux soldat sans changer de position ; nous nous mettrons en travers.

Ce mot, devenu historique, fit sourire Napoléon et le calma.

— Tu as raison ! dit-il au factionnaire avec un signe de tête approbatif ; oui !... nous nous mettrons en travers.

Arrivé à son quartier-général, il ne s'occupa plus que des dispositions à prendre pour la bataille qu'il comptait livrer le lendemain, et le soir il fit publier la proclamation suivante, qui électrisa toute l'armée :

« Soldats ! l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment vaincus.

« Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la mort dans les rangs ennemis ; mais si la victoire était

« un moment indécise, vous verriez votre Empereur s'exposer aux
« premiers coups, car, dans cette journée surtout, il y va de l'hon-
« neur de l'infanterie française. Que sous le vain prétexte d'emmener
« les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun se pénétre
« bien de cette pensée, qu'il faut vaincre enfin ces stipendiés de
« l'Angleterre qui sont animés d'une grande haine contre notre nation.
« Une victoire finira cette campagne, et alors la paix que je ferai
« sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Un peu avant minuit, Napoléon, voulant juger de l'effet qu'avait pu produire sa proclamation, s'adressa à Duroc et à Junot en leur disant :

— Mettez une redingote sur vos uniformes, et venez avec moi : je veux voir si tout est en ordre... Messieurs, dans les grandes occasions, rien n'est tel que l'œil du maître.

C'était le 1^{er} décembre, avons nous dit ; il faisait un froid de *plusieurs loups*, pour nous servir de l'expression de Junot, dont la gaieté originale ne s'était pas encore démentie depuis le siège de Toulon ; mais personne ne songeait à la rigueur de la saison.

Le feu des bivouacs était entouré par ces valeureux soldats que plus tard on devait qualifier du nom de *grognaards*, réputés aujourd'hui les premiers et les plus braves du monde. Les vieux grenadiers causaient ou chantaient en *astiquant leur fourniment* pour le lendemain.

Quelques-uns racontaient de belles campagnes d'Italie et les merveilleuses campagnes d'Égypte ; les autres parlaient de Marengo, puis de la solennité du couronnement, qui avait eu lieu l'année précédente à la même époque, et aucun d'eux n'avait encore perdu le souvenir des *distributions extraordinaires de vivres et de liquides* qui leur avaient été faites en cette occasion.

Quant à Napoléon, enveloppé dans sa redingote grise, il avait déjà passé et repassé inaperçu derrière ces groupes, en écoutant les conversations et en prenant fréquemment du tabac, lorsque tout à coup, arrivé près d'un bivouac dont le feu plus ardent vint à éclairer son visage pâle et fatigué, un caporal occupé à mettre une pierre neuve à son fusil l'aperçoit et s'écrie en reculant de deux pas :

— Tiens ! le Petit-Caporal !

A cette exclamation, tous lèvent la tête : *L'Empereur !...* répètent-ils *Vive l'Empereur !* répondent les soldats du bivouac voisin.



Et sur toute la ligne, dans les tentes et jusqu'aux postes avancés, partout le cri de *vive l'Empereur !* est porté, d'échos en échos, jusqu'au centre de l'armée russe, pour qui ce hurra est un sinistre avertissement.

Chaque soldat veut voir son Empereur ; les feux deviennent déserts et s'éteignent ; la nuit la plus sombre succède à la clarté douteuse à la faveur de laquelle Napoléon avait pu se guider ; mais, par une inspiration générale et instantanée, les soldats, afin d'éclairer sa marche, imaginent de rouler la paille sur laquelle ils couchent, et de l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes.

Aussitôt que quelques-uns ont accompli ce dessein, tous les bivouacs imitent cet exemple, et plus de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à Napoléon son armée debout devant lui ; et tandis que les brandons enflammés s'agitent dans l'air, d'enthousiastes acclamations continuent de l'accueillir sur son passage.

Ce fut alors qu'un des plus anciens grenadiers du premier régiment s'approcha de Napoléon, et faisant allusion à sa proclamation, lui dit en le regardant fixement :

— Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom de tous mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux des Russes, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écria un sous-officier.

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS